

LES PEUPELEMENTS DES « HAUTS » DE L'ANKARATRA¹

J. BONNEMAISON (O.R.S.T.O.M.)

Un proverbe merina affirme que si l'on préfère la solitude à la vie sociale, il est recommandé d'aller vivre dans l'Ankaratra. Le paysage dénudé et sauvage des hauteurs, balayées par les vents violents venus de l'Est offre en effet quelques garanties d'isolement. Pourtant ces montagnes, vaste moutonnement de chaotiques coulées de laves surmontées de dômes volcaniques, ne sont pas inhabitées. Un semis de villages et petits hameaux s'éparpille sur les pentes et les boursuflures des planèzes entre 1700 et 2100 m d'altitude.

À cette altitude la riziculture devient impossible et les villages de la montagne n'ont rien de commun avec ceux de la plaine ou de la vallée. Ces terroirs sans riz constituent comme une marge pionnière en altitude, ou si l'on préfère une ceinture de fronts de culture en haute montagne. Ils représentent en outre un type original d'occupation du sol à Madagascar.

*
**

La fondation des villages de montagne remonte rarement à plus d'un siècle. Les plus anciens sont contemporains de la vague de peuplement et de la poussée démographique qui, au milieu du siècle dernier, fut à l'origine de la colonisation de la plupart des grandes plaines ou bassins intérieurs du massif de l'Ankaratra. Les autres ont été fondés au début de ce siècle, certains dans les toutes dernières années. Le mouvement de peuplement des hauts de l'Ankaratra reste en effet dans certaines régions un phénomène encore actuel.

Les zones les plus anciennement et les plus densément peuplées se situent à l'ouest de la région d'Ambohibary le long de la route de

1. Cette étude est en grande partie extraite d'un travail plus vaste : « Le terroir de Tsarahonena, introduction à la Région d'Ambohibary (Vakinankaratra) ». Tananarive, ORSTOM, 1967, 247 p. muet. + annexes et planches.



Les cultures sèches :
Travail d'un champ de pommes de terre en montagne (village de Tsarahonenana)

A Ambohibary, la maison d'un collecteur de pommes de terre et l'attente des vil-
lageois.



Faratsiho, ou bien encore tout au sud, dans la région de Farihimena, au-dessus de Betafo. En revanche le cœur de l'Ankaratra n'a été atteint que beaucoup plus tardivement ; dans certains secteurs comme l'Andranomangamanga, Betampona, ou les monts Vohimena, la colonisation se poursuit.

L'installation des villages sur la hauteur s'est donc échelonnée dans le temps, mais elle fut dans la plupart des cas postérieure à la colonisation des plaines et des vallées. Les premiers grands mouvements de population dans l'Ankaratra, encore pratiquement désert au début du siècle dernier, débutèrent en effet par l'occupation des bas-fonds et dépressions². Les colons merina s'établirent partout où ils pouvaient reproduire sans trop de difficultés l'économie fondée sur la riziculture irriguée à laquelle ils étaient accoutumés. Les hautes surfaces dégagées, soumises à la rigueur des froids de la saison sèche et où de surcroît la riziculture était impossible furent délaissées à l'exception de quelques sites stratégiques à l'ouest, comme Ambaton-Dradama. Ce n'est que plus tard, lorsque la densité de population augmenta dans les plaines et les vallées, que les paysans progressèrent vers les étages supérieurs de la montagne.

Mais en s'élevant en altitude les systèmes agricoles doivent se transformer. A partir de 1800 mètres, la culture du riz irrigué et celle des plantes qui lui sont associées dans l'économie traditionnelle de l'Imerina, manioc, saonjo, patates douces ou maïs, sont parfaitement impossibles. La mise en valeur des hautes planètes de la montagne, aux sols bruns, souvent fertiles, suppose une adaptation à un milieu naturel nouveau et fondamentalement différent. La culture de la pomme de terre a été le facteur essentiel de cette adaptation ; c'est par elle qu'un peuplement stable a pu se constituer sur les hauteurs.

En ce sens, la colonisation des terres neuves de la montagne est fille de l'essor d'une culture nouvelle qui s'impose très vite grâce à l'importance de ses débouchés commerciaux. L'existence des villages d'altitude s'explique essentiellement par la possibilité de cultiver et de vendre des pommes de terre.

L'extension de cette culture est aujourd'hui considérable, elle règne en maîtresse absolue sur les hautes terres et constitue une véritable monoculture.

Le but de cet article n'est pas d'établir une géographie des « hauts » de l'Ankaratra mais de présenter et d'analyser quelques-uns des problèmes soulevés par la colonisation de la montagne. Ces problèmes, liés à ceux de la monoculture, sont d'une part agronomiques et d'autre part commerciaux. Nous envisagerons aussi les difficultés que rencontre l'élevage des bovins sur les hauteurs.

2. La tradition parle pourtant de « vazimbas » qui auraient été refoulés par l'arrivée des premiers colons, mais ces groupes ne paraissent pas avoir été nombreux.

*
**

Cette étude a été effectuée dans les limites de la région d'Ambohibary-Sambaina, sur le pourtour montagneux qui borde et domine la grande plaine agricole.

Les montagnes qui entourent la cuvette d'Ambohibary sont élevées et présentent des dénivellations brutales de plusieurs centaines de mètres. Le relief est constitué par un ensemble de hautes surfaces bosselées et mal drainées que domine un semis de dômes, anciens cratères ou bouches d'émission.

Les surfaces s'échelonnent autour de 2 000 mètres d'altitude tandis que les sommets culminent aux environs de 2 300 mètres. Les uns et les autres ne sont pas de la même période géologique. Les surfaces sont en effet des planèzes constituées par les dernières émissions du plio-quadernaire. Les dômes relèvent par contre des éruptions tertiaires précédentes. Formés de trachytes ou de phonolites, ils affleurent en dômes isolés ou en massifs dans les monts de Inanokely, Mangabe ou Maroparasy.

La montagne proche d'Ambohibary, ainsi formée d'un chaos de surfaces et de dômes aux pentes raides, s'étend en profondeur vers l'ouest et le nord-ouest jusqu'aux bassins de Faratsiho et d'Ambatofotsy. (Voir figure 1).

A l'ouest du bourg d'Ambohibary, la plaine est séparée du bassin de Faratsiho par une haute surface basaltique que domine au nord le dôme du Mangabe. Le versant est de cette surface est constitué par le plateau d'Ambato-Dradama. Ce plateau mal drainé et marécageux est coupé par les gorges profondes d'Antsapandrano qui rejoignent plus au sud la plaine de l'Ilempona.

Au nord et au nord-ouest, les massifs phonolitiques de Maroparasy et de Betampona encadrent des planèzes de surface plus réduite, comme le plateau d'Andranomangamanga. Le relief plus abrupt se prolonge vers le nord par la chaîne des Analavato et le Mont Vohimena (2 361 mètres).

La plaine est bordée à l'est par les escarpements rectilignes qui prolongent la faille de Betampona. La superposition de deux coulées volcaniques y a dégagé au nord deux lignes de hauteurs de direction nord-sud, l'une culminant à 1 700 mètres, la seconde à 1 900 mètres.

La plaine est enfin fermée au sud et au sud-est par les massifs cristallins d'Ambohitrakange. Les eaux s'y fraient une voie de sortie dans une succession de gorges étroites creusées dans le gneiss et les migmatites.

La morphologie des « hauts » de l'Ankaratra qui bordent la plaine d'Ambohibary est caractérisée par l'intensité d'une érosion de type périglaciaire. Les sommets sont déchiquetés et taillés en crêtes aiguës, tandis que les amas de blocs fragmentés par le gel s'accumulent sur les pentes. On discerne sur certaines pentes des phénomènes très nets de solifluction.

Les montagnes à la beauté abrupte et sauvage sont peuplées

jusqu'aux alentours de 2 000 à 2 100 mètres. Quelques-uns des villages d'altitude peuvent être qualifiés de « pionniers » c'est-à-dire de villages récemment fondés par des habitants venus des plaines ou vallées voisines. Ils constituent comme une « marche » de la colonisation des régions montagneuses. D'autres sont beaucoup plus anciens et présentent à l'inverse les caractères de vieilles régions de colonisation souvent trop peuplées.

On ne peut donc utiliser le terme de « fronts pionniers » pour tous les domaines de peuplement en montagne. Les termes de « fronts de culture » ou de « fronts d'altitude » nous paraissent plus appropriés.

Le système agraire des fronts d'altitude repose sur la monoculture de la pomme de terre et l'élevage des bœufs. Il s'agit pour les habitants de la montagne de récolter le maximum de pommes de terre et d'élever le plus de bœufs possible puis de vendre, ce qui en contrepartie permet d'acheter les produits vivriers de la plaine : riz, manioc, saonjo etc... ; même s'ils n'étaient pas au départ des « spéculateurs », les montagnards de l'Ankaratra le sont devenus par la force des choses. Leur économie est une économie d'échange résolument tournée vers l'extérieur.

Nous envisagerons en premier lieu les traits généraux de l'économie et du système agraire des villages de montagne, nous tâcherons ensuite, en analysant quelques exemples, de mieux saisir leur diversité.



1) Traits généraux : l'économie et le système agraire

L'économie des villageois de l'Ankaratra est essentiellement fondée sur la culture et la vente des pommes de terre.

a) *Les problèmes de la monoculture :*

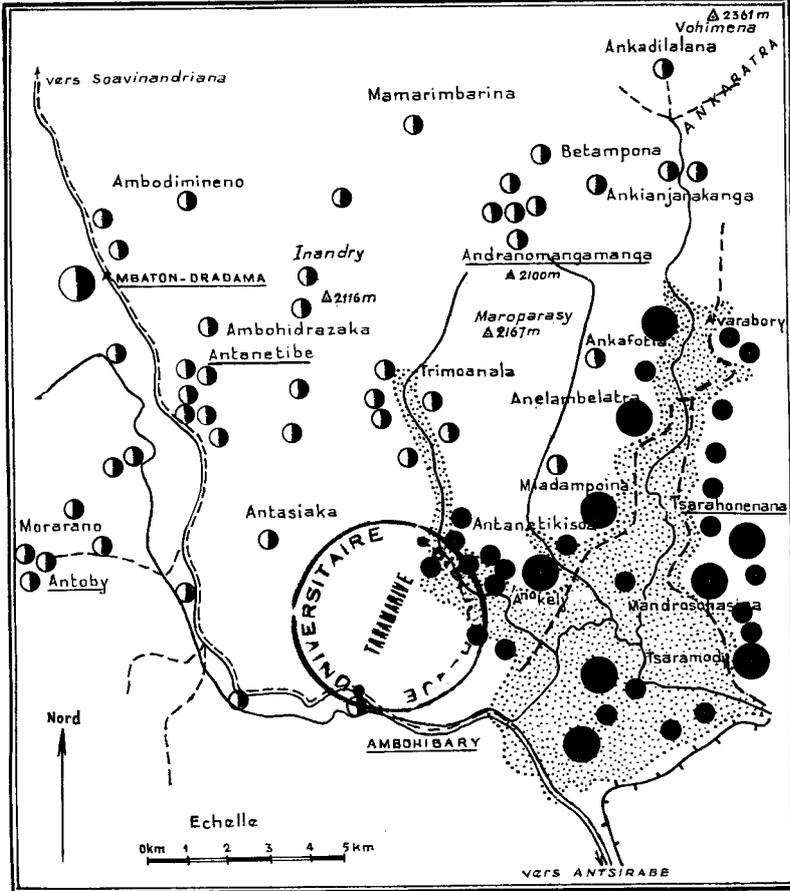
Les pommes de terre constituent sur les « hauts » une monoculture absolue. Elles bénéficient au départ de conditions climatiques satisfaisantes.

Le climat tropical d'altitude prend pourtant dans ces régions une forme particulièrement rigoureuse. La moyenne thermique annuelle oscille entre 10° et 15°C. Les jours les plus chauds, la température n'excède jamais 20°C. En saison sèche les froids deviennent très vifs, on peut compter entre 40 à 80 jours de gelée blanche par an, et les températures de juin ou juillet peuvent descendre à 3°C ou 5°C.

Les précipitations sont abondantes et irrégulières. Les versants exposés aux vents d'est reçoivent en moyenne 2 000 mm de pluie par an, les versants occidentaux mieux protégés 1 500 mm. Près de 80 % du chiffre total des précipitations tombent pendant la saison chaude et humide. Les pluies se déversent presque chaque jour sous forme

REPARTITION SCHEMATIQUE DE LA POPULATION DE LA
 REGION D'AMBOHIBARY

D'après la carte générale de la population de Madagascar établie par Gourou en 1967



LEGENDE

- | | | | |
|---|---|---|---|
|  | Zone rizicole |  | Cours d'eau |
|  | Altitudes supérieures à 1000m. |  | Route goudronnée |
|  | Hameau ou village (≈ 100 habitants) dont le terroir est montagnard. Cultures sèches et élevage |  | Route semi-carrossable |
|  | Village ou groupe de villages ou hameaux (≈ 2000 habitants) terroir montagnard |  | Piste |
|  | Hameau ou village (≈ 100 habitants) terroir de rizières et cultures sèches situé dans les cuvettes |  | Chemin de fer |
|  | Village ou groupe de village ou hameaux (≈ 2000 habitants) terroir de rizières et cultures sèches situé dans les cuvettes | | (Les localités dont le nom est souligné ont fait l'objet d'une enquête approfondie) |

d'averses violentes survenant en fin de journée, tandis que la foudre et la grêle sont des phénomènes fréquents.

Les pluies sont par contre peu importantes pendant la saison fraîche entre les mois de mai et d'octobre. La nébulosité reste pourtant forte, le ciel est souvent gris, que le crachin baigne l'atmosphère ou que des vents d'une extrême violence soufflent avec force sur les surfaces dégagées et herbeuses.

Ce climat, tant par le volume des précipitations que par le régime thermique, convient bien aux pommes de terre du moins dans la période de la saison chaude entre les mois d'octobre et de mars. Toutefois sur certains versants et bas-fonds mal drainés l'excès d'eau constitue un handicap, l'humidité risque de pourrir les tubercules.

Les sols bruns ou rouges ferrallitiques sont fertiles, en particulier les sols bruns humifères au pH acide (6 en surface, 5,2 en profondeur) et à structure grumeleuse. L'horizon de surface connaît d'autre part une bonne teneur en matière organique (20 %).

Bien utilisés, ces sols peuvent donner de hauts rendements surtout dans les premières années de la mise en culture. La réponse aux engrais minéraux est immédiate et permet de belles récoltes³. Toutefois ces sols sont fragiles. Cultivés sans précautions, ils ne tardent pas à se dégrader et s'éroder. La destruction de l'horizon de surface humifère compromet alors définitivement leur fertilité.

A une altitude supérieure à 2 000 mètres, lorsque la pluviosité est supérieure à 2 mètres, on trouve des sols « ando » ou ferrallitiques humifères noirs. L'horizon de surface riche en matière organique ou bien humifié, est brun foncé et limoneux. Pourtant, perpétuellement imbibés d'eau, ces sols sont peu favorables à une mise en culture.

La plupart des sols de montagne sont classés comme des sols de fertilité moyenne. Certains, en particulier dans les bas-fonds, apparaissent excellents. Dans les conditions favorables d'une station d'essais et sous apport de fumure mixte, les experts de l'IRAM ont pu obtenir des rendements de 15 tonnes de pommes de terre à l'hectare. En général, la qualité des sols bruns est supérieure à celle des sols rouges mais le grand danger reste leur fragilité. Nous en verrons plus loin les conséquences.

Les montagnards utilisent deux variétés principales de pommes de terre. Les « ovy fotsy » ou pommes de terre blanches, appelées aussi par les paysans « pommes de Hollande » ou « Royales » sont des variétés d'origine sud-africaine. Elles sont surtout utilisées en vue de la vente à l'extérieur. En revanche, les « ovy mainty », variétés brunes ou violettes plus anciennement cultivées, sont surtout destinées à la consommation sur place et l'alimentation des bêtes (porcs et bœufs en hiver).

3. Voir l'étude de Segalen sur les roches volcaniques basiques à Madagascar (Mémoires de l'IRSM, Série D, tome VIII, 1957) et le compte rendu des essais de l'IRAM. Se reporter aussi à F. Bourgeat. « Note sur les sols aux environs de certains villages des hauts-plateaux ». (rapport ronéo ORSTOM 1966).



Les fronts de culture de montagne :
Type de case sur les hauteurs d'Andranomangamanga

Vue d'un hameau à Andromangamanga (au premier plan, billons de culture et parc à bœufs mobile).



Dans les régions du sud de l'Ankaratra, la principale saison de culture se situe entre septembre et janvier. Les labours sont effectués à la fin de la saison sèche en août et septembre, les semis en octobre, lorsque tout risque de gelée est pratiquement écarté.

La charrue est ici inconnue : tous les travaux de labour se font avec l'angady dans le cadre d'équipes d'entraide. Le sol est retourné en grandes mottes rectangulaires alignées en billons parallèles au sens de la pente. Cette mesure favorise l'écoulement des eaux et permet un drainage efficace. Elle risque toutefois selon certains agronomes d'accélérer les processus d'érosion et le décapage de l'horizon de surface.

Les façons culturales souffrent d'une certaine nonchalance. Les paysans n'opèrent jamais de sarclage ; d'autre part, les semences ne sont pas assez renouvelées.

Les premières récoltes ont lieu au mois de janvier, c'est-à-dire après les premières récoltes sur berge dans la plaine. Le cycle végétal des pommes de terre est en effet plus long sur les hauteurs (en moyenne 120 jours contre 90 dans la plaine d'Ambohibary) ; d'autre part, le risque de gelée empêche de semer avant le début du mois d'octobre.

Les paysans ne récoltent pas toutes leurs pommes de terre à la même époque. Ils laissent une partie de celles-ci « entreposées » dans le sol et ne les déterrent que progressivement au fur et à mesure que les prix montent à Ambohibary (4 francs le kg en janvier contre 8 ou 9 francs en juillet).

Les derniers ramassages peuvent avoir lieu seulement en juin ou juillet. Ce « stockage » dans le sol présente toutefois de graves inconvénients pour la qualité des tubercules, devenus la proie des insectes et des rongeurs, et de surcroît soumis à l'action de l'humidité qui risque de les pourrir.

Depuis quelques années des cultures de deuxième saison ont lieu de décembre à mars mais toujours sur d'autres parcelles. Les paysans utilisent des variétés « voaka poana » plus résistantes. Toutefois les rendements sont souvent médiocres ; les pommes de terre souffrent d'un excès d'eau au moment des semis, d'autre part elles n'ont pas toujours le temps de mûrir avant la baisse de la température en avril. En fait les cultures de deuxième saison sont souvent des « verim-bola », c'est-à-dire des cultures « perdues » ; leur réussite n'est jamais assurée.

*

**

Les terroirs des fronts d'altitude s'ordonnent autour des champs de pommes de terre, de la même façon que ceux de la plaine s'organisent autour de leurs rizières.

L'habitat est constitué parfois en gros villages groupés au sommet des plateaux et des planèzes mais le plus souvent en hameaux plus ou moins dispersés de 4 à 5 cases. L'évolution en cours aboutit

d'ailleurs à une fragmentation rapide des vieux villages et à une dispersion de plus en plus complète.

Les paysans distinguent, dans un rayon de 100 à 150 mètres autour des cases d'habitation, les « *tany masaka* ». Celles-ci constituent une auréole de culture intensive autour de chaque village ou hameau. La culture y est pratiquement ininterrompue. La terre est enrichie chaque année par des apports de fumure animale auxquels se joint le déplacement périodique du parc mobile dans lequel les bœufs sont enfermés la nuit. Dans certains cas, lorsque le sol donne des signes de fatigue, les paysans respectent au bout de quelques années de culture une année de repos.

Les *tany masaka* s'étendent au sommet des plateaux ou sur les pentes en déclivité douce. Les paysans distinguent en outre une deuxième catégorie de champs de culture intensive sur les sols en général mal drainés des bas-fonds. La fertilité de ces terres est en effet élevée, mais la totalité de la récolte doit être effectuée dès janvier car la surabondance de l'eau les transforme par la suite en marécages.

Les paysans creusent dans ces bas-fonds des fosses de pisciculture et dans certains endroits aménagent des rizières. Mais, comme nous le verrons par la suite, ces rizières ont dans la plupart des cas des rendements négligeables.

Toutes les *tany masaka* font l'objet d'une appropriation privée, définitive et individuelle. Elles sont transmises de génération en génération au moment des dots et des héritages.

Au-delà des *tany masaka* s'étendent les immenses surfaces dénudées qui constituent les « *tany mondra* ».

La propriété est ici le plus souvent collective et sur certains plateaux le fokonolona interdit à quiconque de se réserver des droits de propriété privée. La terre est à celui qui la cultive ; elle redevient libre dès que la culture cesse.

D'ailleurs le temps de culture dépasse rarement une saison. Les seules fumures sont celles des cendres de végétaux qu'on brûle sur le champ. Les jachères durent en moyenne 4 ou 5 ans, jusqu'à ce que l'herbe puisse repousser.

Les rendements sont généralement médiocres, entre 2 et 3 tonnes à l'hectare. Les *tany masaka* permettent par contre des récoltes plus importantes, de l'ordre de 5 tonnes à l'hectare.

Chaque ménage cultive entre 2 hectares et 2,5 hectares de pommes de terre dont la moitié sur des champs de « *tany masaka* ». On peut donc considérer que la production par unité d'exploitation s'élève à un chiffre voisin de 8 à 10 tonnes, dont près de la moitié est vendue aux marchands d'Ambohibary. Le revenu moyen annuel atteint dans ces conditions 20 à 25 000 francs par an.

Ces chiffres ne constituent toutefois qu'une moyenne. La situation est en effet fort variable d'un plateau et d'un cultivateur à l'autre.

*
**

Ce système agraire présente de graves inconvénients. Au bout de quelques dizaines d'années de monoculture ininterrompue, les rendements, au début excellents, ne tardent pas à décroître avec une régularité inquiétante.

La plupart des paysans sont conscients de cette régression. Leurs ancêtres obtenaient sans effort des rendements de 10 à 12 tonnes à l'hectare, ils ne récoltent plus aujourd'hui que 5 tonnes et souvent beaucoup moins. De même les tubercules auparavant « gros comme des têtes d'hommes » sont de nos jours de taille beaucoup plus réduite.

Cet épuisement progressif du sol était dans les premiers temps de l'occupation humaine compensé par la mobilité de l'habitat et des zones de culture. Tous les 10 ou 15 ans villages et hameaux changeaient de site et reproduisaient un peu plus loin l'auréole des « *tany masaka* ». Cette habitude est maintenant complètement abandonnée. La trop grande densité de population et l'appropriation privée des meilleures terres de culture empêchent tout retour à l'agriculture itinérante.

Sur les terroirs devenus fixes, la répétition d'une même culture engendre donc un épuisement et une dégénérescence de la qualité des sols. Elle accélère en outre les processus d'érosion. Le système agricole des « hauts » risque en définitive, si aucun changement ne se produit, d'aboutir à une impasse.

b) *L'élevage des bœufs :*

Sur certains hauts-plateaux, l'élevage des bœufs est presque aussi important que la culture des pommes de terre. La montagne constitue en effet une immense pâture naturelle.

L'existence du troupeau obéit de nos jours à deux buts principaux. Les bœufs fournissent d'abord la fumure qu'on répand sur les « *tany masaka* » qui entourent les villages. Les jeunes bêtes vendues au marché d'Ambohibary ou aux agriculteurs de la plaine constituent d'autre part une deuxième source de profits.

L'élevage de montagne est en effet un élevage de « naisseurs ». Les paysans conservent les femelles et revendent après castration les jeunes mâles qui serviront de bœufs de travail. Au village d'Antoby, près d'Ambaton-Dradama, nous avons pu ainsi compter sur 100 têtes de bétail, une proportion de 75 vaches. A l'inverse des villages de plaine où le troupeau est surtout un élevage de « travail » les villages de montagne possèdent donc un troupeau de « reproduction ». La plupart des bœufs de travail de la plaine d'Ambohibary ont été achetés à des éleveurs de la montagne, aux éleveurs d'Andranomangamanga, pour le village de la bordure nord de la plaine, à ceux d'Ambaton-Dradama pour les terroirs des franges sud.

Les bêtes sont des « *razafindraony* », c'est-à-dire des métis de zébus et de races européennes, mais en général l'élément européen est nettement prédominant. L'influence de certaines races d'Europe,

particulièrement les landaises, normandes ou schwitz apparaît en certain cas très marquée. Bien que de petite taille, les bêtes sont souvent fort belles et résistantes, en général bien adaptées au milieu naturel. Ces troupeaux « métis » de l'Ankaratra constituent un élément original à Madagascar, qui reste par excellence le pays des zébus.

L'exploitation du troupeau est dans la plupart des cas unifiée au niveau de la famille, entre les frères ou cousins qui habitent le même village ou le même hameau. Les bêtes paissent dans la journée sous la surveillance des enfants puis sont enfermées la nuit dans un parc commun.

En moyenne on compte 4 à 5 bêtes par ménage ; mais ce chiffre est évidemment très variable et dépend des ressources de chacun. Certains « notables » peuvent posséder personnellement plus de 20 têtes de bétail.

En saison chaude et humide, les pâturages qui reverdissent assurent une nourriture abondante. La situation devient malheureusement beaucoup plus précaire en saison sèche et froide lorsque l'herbe commence à manquer. A défaut de toute réserve fourragère d'hiver, les bêtes souffrent de disette. La mortalité des veaux est à cette époque très élevée ; souvent les villageois doivent revendre une partie du cheptel qu'ils n'arrivent plus à nourrir.

Ce problème de l'alimentation des bêtes en hiver constitue un véritable goulot d'étranglement qui empêche l'extension de l'élevage en montagne.

La solution serait bien sûr de semer des fourrages artificiels entrant en rotation avec les cultures de pommes de terre. Les essais de prairie artificielle dans l'Ankaratra ont été partout concluants, et les fermes gérées par certains propriétaires d'Ambohibary sur la route de Faratsiho appliquent depuis longtemps cette formule. Pourtant on semble encore sur les hauteurs très éloigné de cette réforme ; l'élevage reste extensif, est dissocié sauf pour la fourniture de fumier d'une monoculture qui épuise les sols.

*
**

Les autres types d'élevage sont moins importants.

— *L'élevage du porc* a pourtant connu une grande prospérité dans les premiers temps de la colonisation des hauteurs.

Il y a plusieurs dizaines d'années, lorsque les pommes de terre ne se vendaient pas ou seulement en quantités réduites, les tubercules servaient essentiellement à l'élevage et à l'engraissement des porcs, revendus par la suite dans les régions de plaine voisines, celle d'Imérina en particulier.

L'épidémie de la maladie de Teschen a pour longtemps ruiné cette ancienne source de prospérité. Après une série d'échecs répétés, les paysans ont dû se résigner à ne plus élever de porcs, ou seulement en nombre limité.

— *L'élevage du mouton* est par contre assez bien représenté. Certaines familles possèdent autant de moutons que de bovins ; ceux-ci supportent d'ailleurs mieux que les bœufs la pénurie de pâturages en saison sèche.

Ces bêtes sont d'une race locale au pelage marron ou blanchâtre et ne présentent pas un grand intérêt commercial. Maigres et courtes sur pattes, elles fournissent peu de viande et leur laine est inexploitable.

Les moutons élevés essentiellement pour la consommation villageoise constituent avec les volailles de basse-cour, la principale source de viande dans l'alimentation. Ils ont remplacé le porc qui figurait auparavant dans tous les festins servis à l'occasion des fêtes de la vie villageoise. Les bœufs ne sont plus sacrifiés que pour les très grandes fêtes et seulement par les familles riches.

*
**

Monoculture de la pomme de terre et élevage sont donc deux activités « dissociées », menées indépendamment l'une de l'autre. En ce sens le système agricole paraît quelque peu rudimentaire ; il consiste une fois par an à semer, puis à récolter des champs de pommes de terre, et pour le reste à laisser paître des bestiaux sur les mêmes pâturages tout au long de l'année.

Il faut pourtant se garder de trop schématiser. Les problèmes sont nombreux et sont perçus d'une façon souvent très différente d'un plateau ou d'un cultivateur à l'autre. En outre le problème général de la commercialisation des pommes de terre prolonge et aggrave celui de la monoculture et de l'usure des sols.

c) *La vente des pommes de terre.*

Il existe dans les villages de montagne trois grandes façons d'écouler la production de pommes de terre. Les récoltes peuvent être « vendues sur pied » avant la récolte ; elles peuvent être cédées à un petit collecteur de brousse qui prendra en charge le transport ; elles peuvent être enfin apportées aux marchands d'Ambohibary par les paysans.

— La vente « sur pied » est assez peu répandue. Les pommes de terre sont dans ce cas vendues sur le champ à un voisin ou à un petit collecteur qui se charge de la récolte et du transport. Ce sont souvent les paysans sans charrette ou les anciens, trop âgés pour s'occuper de ces tâches, qui écoulent leurs récoltes de cette façon.

— Les récoltes peuvent être aussi vendues à un petit collecteur de brousse qui vient les acheter au village. L'avantage pour les paysans démunis de charrette est que le collecteur s'occupe du transport jusqu'à Ambohibary en payant pour cela un charretier. Toutefois les

bénéfices sont moindres puisqu'il faut pour chaque kg déduire 0,5 fr. pour le collecteur et suivant les cas 1 fr. ou 1,5 fr. pour le convoyage.

— Beaucoup de paysans préfèrent pour cette raison porter eux-mêmes leur production aux marchands d'Ambohibary. Certains se servent de leurs propres charrettes, d'autres utilisent les services d'un convoyeur. La charrette dans les villages de montagne, n'a en effet rien d'un objet de luxe. Dans la plupart des villages où nous avons séjourné, un ménage sur deux en possédait une, alors qu'à Tsarahonenana, village de plaine, cette proportion n'était que de un pour cinq.

Près de la moitié de la production de pommes de terre commercialisée est ainsi transportée personnellement par les paysans aux collecteurs d'Ambohibary. C'est dans leurs boutiques que bien souvent le paysan connaît les déceptions et l'amertume.

Le paysan effectue au village une première sélection. Il écarte les tubercules écorchés ou de mauvaise qualité, puis convoie jusqu'au bourg ceux qu'il a retenus dans de lourdes et lentes charrettes. Le voyage sur de mauvaises pistes, souvent impraticables en automobile tous terrains, est fort long. Le convoyeur marche à côté de la charrette et dirige les bœufs par cris et coups de fouets. Dans le cas d'un aller et retour Andranomangamanga-Ambohibary il faut effectuer 40 km dans une seule journée, et de surcroît le chargement et le déchargement des 4 à 500 kg de pommes de terre contenus dans la charrette. Le retour s'effectue la nuit tombée.

Les jours de pluie et dans les mois de saison chaude, lorsque la piste n'est plus que boue liquide où s'enlise le véhicule surchargé, le voyage devient très lent. L'homme doit pousser la charrette qui s'embourbe. Surmenage des bêtes et fatigue de l'homme se conjuguent alors dans une même lenteur exténuée.

Arrivé à l'entrepôt du collecteur, le paysan prend connaissance du prix auquel les pommes de terre lui seront achetées. Le prix est toujours « le dernier » ; il n'est pas question de le discuter. Le paysan est en effet désarmé et ne peut songer à regagner le village avec sa charrette pleine. Le prix annoncé, le collecteur opère un nouveau tri. Suivant les cas, le 1/3 ou le 1/4 du chargement est mis de côté et déclaré « invendable » à Tananarive. Les pommes de terre retenues comme bonnes sont alors pesées et mises en soubiques de 25 kg par le marchand. Sur chaque soubique celui-ci retient invariablement 2 kg pour son compte personnel. Il justifie cette retenue par le poids de la soubique et la présence de nouveaux déchets. Or une soubique pèse rarement plus de 400 g et ces déchets n'ont d'autre justification que la « coutume ». C'est donc un cadeau que le collecteur s'octroie d'autorité, sans que le paysan puisse dire quoi que ce soit. Dans ce domaine la « coutume » joue toujours à ce sens unique. Ces diverses opérations effectuées, le collecteur propose souvent au paysan de lui racheter à moitié prix la part du chargement préalablement écartée par sa mauvaise qualité. Ce dernier « accepte ». Il constate alors fréquemment que la plupart de ses pommes de terre soi-disant « inven-

dables » sont mélangées aux autres et partent sur Isotry⁴ pour y être revendues au même prix que les autres.

Telle est la version des paysans. Il est difficile de savoir si elle pèche par excès, mais elle est en tous cas unanime, et le ton des villageois est souvent violent. Certains reprochent en outre aux collecteurs de truquer les balances, de faire preuve d'arrogance, etc...

Au bourg d'Ambohibary la version des marchands est naturellement différente. Ils déclarent fixer leur prix en fonction du cours auquel les pommes de terre leur sont reprises au marché de gros d'Isotry et doivent d'autre part tenir compte des frais de transport jusqu'à la capitale. Ils retiennent enfin 2 fr. de bénéfice personnel pour chaque kg acheté.

A la halle d'Isotry, les pommes de terre passent aux mains de nouveaux grossistes qui les redistribuent aux marchés du quartier et aux différents revendeurs de détail. Le circuit commercial est donc complexe et passe par toute une série de relais et d'intermédiaires. Suivant les saisons, les années et le degré de situation du marché, les prix sont fluctuants. Au mois d'août 1966 les pommes de terre achetées 8 fr. le kg aux producteurs à Ambohibary étaient revendues à Tananarive 18 ou 20 fr.

Tout ce circuit commercial reste pour la plupart des paysans des « hauts » de l'Ankaratra un mystère profond. Ils n'ont au surplus aucun moyen de contrôle sur les prix qui leur sont proposés et se sentent dans une dépendance totale. S'ils admettent parfois du bout des lèvres qu'il n'est pas interdit d'être à la fois honnête homme et collecteur et reconnaissent une ou deux exceptions, un antagonisme amer, parce que reflétant une trop grande inégalité de situation, oppose la plupart d'entre eux aux marchands du bourg.

Les paysans se sentent en effet trompés, et ensuite volés ; le ressentiment est profond.

Les 2 kg qu'on leur retient sur chaque soubique en sus du bénéfice habituel, et l'« escamotage » justifié ou non d'une partie de leur récolte au moment du tri ressortent d'une « coutume » qu'ils ne peuvent que subir. D'autre part les variations des prix qui dépendent des fluctuations du cours de Tananarive, restent incompréhensibles. D'une période à l'autre le prix de la pomme de terre peut en effet passer de 4 à 10 fr. le kg ; il est rare que le paysan n'y voit chaque fois quelque malhonnêteté supplémentaire.

La dépendance et l'impuissance du paysan face aux réseaux de collecte et aux variations des prix qui lui sont proposés est donc profonde. Il est certain que les difficultés de commercialisation n'incitent pas les producteurs à améliorer le volume et la qualité de leurs récoltes. Trop souvent le montagnard a l'impression que son travail profite moins à lui-même qu'au marchand.

4. Quartier de Tananarive, siège d'un marché de gros qu'approvisionne le marché du « Zoma ». Voir la thèse de G. Donque : « Le Zoma de Tananarive », Madagascar, Revue de Géographie, N^{os} 7 et 8.

*
**

L'économie des fronts de culture d'altitude se heurte donc à un certain nombre de difficultés d'ordre général. Comme nous allons le montrer en présentant quelques exemples concrets, celles-ci prennent suivant les lieux des aspects fort différents.

2) *Quelques exemples de fronts d'altitude.*

a) *Un domaine de colonisation récente : le plateau d'Andranomangamanga.*

Le plateau d'Andranomangamanga se situe à 2 heures de marche au nord-ouest de Tsarahonenana. Il s'agit d'une haute planète bosselée, à la surface inclinée, s'élevant vers le nord-ouest, et séparant deux des grandes plaines intérieures de l'Ankaratra, celle d'Ambatofotsy au nord, celle d'Ambohibary au sud.

L'altitude passe de 1.900 à 2.100 mètres. Les sols sont bruns et profonds, acides, tandis que, dans les dépressions mal drainées, on remarque des phénomènes de concrétionnement et de croûtes hydro-morphes. La surface du plateau coïncide avec celle des coulées basaltiques du plio-quaternaire qui sont épandues du nord vers le sud ; elle est dominée par les sommets tracho-phonolithiques du Mangabe et de Maroparasy dont les cratères culminent autour de 2.200 mètres.

Andranomangamanga signifie « l'eau bleue » ; le centre déprimé du plateau est en effet occupé par deux petits lacs extrêmement profonds.

Le peuplement actuel est dans l'ensemble récent, il s'est constitué dans ces dernières décennies. Une première tentative de colonisation semble pourtant avoir eu lieu dans les dernières années du XIX^e siècle, mais la plupart des colons redescendirent par la suite vers la plaine d'Ambohibary, encore peu peuplée. Ils furent chassés dit-on par une succession d'épidémies de variole, mais aussi déçus par l'échec de leurs tentatives pour créer des rizières.

Le plateau compte aujourd'hui un peu plus de 500 habitants, pour la plupart des émigrants venus du nord de la plaine d'Ambohibary, en particulier de Tsarahonenana ; Andranomangamanga est donc un « front pionnier » (la plupart des hommes de 30 ans n'y sont pas nés), une terre de colonisation où se fixent à l'heure actuelle de nouveaux immigrants.

Ce caractère récent de l'occupation humaine explique que les sols ne soient pas, jusqu'à présent, dégradés. Les rendements sur les « *tany masaka* » atteignent 5 à 6 tonnes de pommes de terre à l'ha. Ils restent corrects sur les « *tany mondra* » où ils atteignent 2 à 3 tonnes.

D'autre part, les habitants d'Andranomangamanga ont des liens étroits avec les villages de la plaine dont ils sont originaires.

Immigrés récents, la plupart y conservent en effet des attaches familiales toujours solides et y possèdent des lots de rizière. Ils partagent leur activité entre leur exploitation de montagne et celle de la cuvette, et disposent parfois d'un habitat dédoublé. Il n'est pas rare

ensuite que le montagnard devenu vieux revienne se fixer définitivement dans son village d'origine après s'être fait construire une maison « nouvelle » avec des murs de briques et un toit de tôle. Certains, plus fortunés, prennent leur retraite à Ambohibary, tandis que leurs enfants continuent l'exploitation sur les hauteurs de la montagne. Ce caractère « double » de beaucoup d'exploitations apporte à Andranomangamanga un appréciable complément de prospérité. Les rizières de la plaine permettent en effet de se nourrir une grande partie de l'année sans avoir à acheter aux marchands d'Ambohibary. Les bénéfices acquis par la vente de pommes de terre sont donc disponibles pour d'autres dépenses.

D'autre part, les attaches familiales permettent à certains montagnards d'envoyer une partie de leur troupeau passer la saison d'hiver dans la plaine. Les bêtes peuvent alors se nourrir sur les chaumes des rizières asséchées et passer le cap de la mauvaise saison dans des conditions moins précaires. Toutefois, cette transhumance n'est pas généralisée, elle n'est pratiquée que par quelques familles et pour quelques bêtes seulement. Car même dans les marais de la cuvette, la dégradation des pâtures interdit une trop grande densité de bêtes en pacage.

La zone pionnière d'Andranomangamanga connaît en définitive une relative mais réelle prospérité. Les signes extérieurs en sont nets ; de nombreuses tombes des ancêtres ont été dressées depuis quelques années sur les points les plus élevés du plateau. Par ailleurs, plus de la moitié des exploitants possède une charrette, et nombreux sont ceux qui ont investi leurs bénéfices dans la construction d'une maison en brique dans la plaine, que ce soit à Tsarahonenana, Miadampoina ou Ambohibary.

Le seul problème d'Andranomangamanga tient dans l'isolement du plateau perdu dans le chaos des pics et des laves au cœur de l'Ankaratra, et dans la mauvaise qualité des voies de communication. Le sentier de montagne qui relie Andranomangamanga à Ambohibary est en effet défectueux ; en saison humide les charrettes ne peuvent pas où très difficilement passer. Le grand moment de la vente des pommes de terre ne se situe pas, pour cette raison, au mois de janvier mais commence au mois de mars lorsque la piste est enfin asséchée.

Le problème de la piste empêche donc un étalement de la vente des pommes de terre et oblige à un « stockage » dans le sol, qui risque de provoquer le pourrissement d'une partie de la récolte.

Toutefois cette difficulté n'empêche pas les habitants du plateau d'être parmi les plus prospères que nous ayons rencontrés. Il n'est pas d'année nouvelle sans qu'un ou deux nouveaux émigrants viennent avec l'accord du fokonolona se fixer sur les terres encore disponibles. Tant que les sols de la plaine ne donneront pas des signes d'usure et de dégradation, cette prospérité ne devrait pas être compromise.

Un certain nombre de fronts d'altitude, comme le plateau d'Ambaton-Dradama, connaissent des conditions beaucoup moins favorables.

b) *Un domaine de colonisation ancienne : le plateau d'Ambaton-Dradama.*

Le plateau d'Ambaton-Dradama s'étend à l'ouest et au nord-ouest d'Ambohibary, de part et d'autre de la route de Faratsiho. Bien qu'en dehors des limites administratives du canton, le plateau reste dans la zone d'influence d'Ambohibary et sous la dépendance étroite de ses réseaux de collecte.

Ce plateau est une unité géographique plus vaste que la plaine isolée et bien circonscrite d'Andranomangamanga. Il constitue tout le versant est de la haute surface qui s'étend entre Ambohibary et Faratsiho et culmine partout à plus de 2.000 mètres d'altitude. En pente douce inclinée vers l'est, cette surface, à la topographie bosselée et mal drainée, s'étend sur cinq à six km de l'est à l'ouest et sur une dizaine du nord au sud.

Plusieurs coulées volcaniques se sont superposées pour former ce plateau ; elles sont à l'origine d'une gamme de sols ferrallitiques bruns ou rouges de fertilité moyenne. Les bas-fonds marécageux offrent par contre des argiles noires humifères plus riches.

L'habitat est concentré en gros villages groupés, fixés sur des sites défensifs de part et d'autre de la piste. Les premiers centres habités remontent aux temps de la conquête méridionale, c'est-à-dire à une période contemporaine du peuplement de la plaine d'Ambohibary. La plupart étaient à l'origine des garnisons militaires, établies en protection contre les raids sakalaves.

Le nom du plateau dérive de celui du roi Radama 1^{er}. C'est en effet à cause d'une pierre sur laquelle le souverain avait coutume de dormir lors de ses visites qu'un ancien poste est devenu le village d'Ambaton-Dradama, c'est-à-dire « la pierre de Radama » ; ce nom a, par la suite, été étendu au plateau tout entier.

Près d'une dizaine de villages de 300 à 350 habitants se dispersent sur l'étendue du plateau. Nous avons pu enquêter dans les 3 principaux d'entre eux : Ambaton-Dradama, Antanetibe et Antoby. L'habitat évolue d'ailleurs dans le sens d'une dispersion progressive ; des hameaux ou cases isolées se créent hors des villages, et se rapprochent de la route.

L'immigration a cessé depuis longtemps, et tous les habitants du plateau sont nés dans la région. Zone de peuplement ancien, le plateau d'Ambaton-Dradama présente tous les signes d'une région « usée » et difficile.

L'ancienneté de la monoculture, et la densité relativement forte de la population (un peu plus de 20 habitants par km²) ont en effet provoqué depuis quelques dizaines d'années, une dégradation catastrophique des sols de culture en même temps qu'une érosion violente sur les versants. De ce fait les « *tany masaka* » fumées chaque année autour des villages ne donnent plus que des rendements de 2,5 tonnes à 3 tonnes à l'hectare ; les « *tany mondra* » cultivées de façon extensive ne produisent pour leur part pas plus d'une tonne ou 1,5 tonne.

Les chiffres de production sont donc la moitié de ceux qui sont obtenus sur les fronts d'altitude de peuplement récent.

Les villageois s'efforcent de remédier à cette régression en étendant les superficies cultivées, au détriment du temps de jachère. Cette mesure accélère encore le processus de dégradation. La terre épuisée et érodée ne répond plus à la fumure et fournit seulement des tubercules de petite taille ou de qualité médiocre. C'est ce qu'un paysan résumait en disant : « Nous travaillons de plus en plus, mais nous récoltons de moins en moins ».

Il existe donc sur le plateau d'Ambaton-Dradama un processus d'appauvrissement sans que, par ailleurs, le moindre signe de rénovation ou de transformation puisse être enregistré.

Etablis depuis 2 ou 3 générations, les montagnards ont perdu tout lien avec les régions de plaine rizicole ; aucun ou presque ne possède de rizières à Ambohibary ou à Vinaninony. D'autre part, le déclin des rendements de pommes de terre n'est pas compensé par l'extension de l'élevage. Les bêtes, bovins ou porcs, sont proportionnellement moins nombreuses à Ambaton-Dradama que, par exemple, à Andranomangamanga.

La chute progressive des rendements de pommes de terre ne laisse, en effet, que des excédents de plus en plus faibles pour l'alimentation des bêtes en hiver. Par ailleurs, l'absence de relations familiales avec les plaines empêche un approvisionnement en paille de riz. Les bêtes sont donc réduites essentiellement aux pâturages, que la dégradation des sols rend médiocres. En saison sèche le problème de leur alimentation devient aigu.

Que peuvent faire les paysans face à cet affaissement continu de leurs ressources ?

Certains partent ; ils émigrent vers l'ouest dans la région de Mandoto, mais encore plus volontiers vers Tsiroanomandidy. D'autres se déplacent et cherchent sur la surface du plateau des sols moins usés. Certains ont rejoint la planète d'Andranomangamanga, ou de nouveaux domaines de culture à l'intérieur de la montagne.

Depuis quelques décennies, le plateau d'Ambaton-Dradama est devenu le contraire d'une région « pionnière », c'est-à-dire une région déjà vieille, aux sols usés et fatigués, arrivée en quelque sorte, au bout de ses possibilités. La densité de population reste manifestement trop lourde pour les ressources actuelles.

Ceux qui restent sur place cherchent de nouvelles ressources. Le plateau d'Ambato-Dradama, déjà plus occidental, a un climat légèrement plus doux que celui d'Andranomangamanga. Il est moins exposé aux vents et aux pluies de l'est ; les températures y sont aussi sensiblement supérieures. Les paysans cherchent donc à développer dans les endroits protégés et sur les sols peu dégradés des bas-fonds marécageux une nouvelle agriculture vivrière proche de celle qu'on rencontre dans les plaines. Ils plantent du maïs ou des haricots et après aménagement d'un dispositif de drainage essaient de faire pousser du riz.

Même lorsque ces bas-fonds sont bien abrités, les rendements sont infimes ; le maïs peut parfois réussir mais toutes les tentatives de riziculture se sont jusqu'à présent soldées par des échecs. Il arrive les bonnes années qu'on puisse sur un hectare remplir quelques soubriques de paddy à peine mûr, mais la plupart du temps la récolte se réduit à des plants de riz encore verts, qui peuvent cependant fournir un peu de fourrage.

La tendance actuelle sur le plateau d'Ambaton-Dradama est malgré tout le retour à la riziculture. La culture de la pomme de terre aboutissant à une impasse, les montagnards renouent avec ce dont ils ont toujours eu la nostalgie ; ils tâchent de redevenir des riziculteurs. L'objectif n'est pas de fournir de la paille de riz qui servirait de fourrage, mais bien de récolter du paddy. La plupart aménagent des rizières et rêvent d'une nouvelle variété résistante au froid et adaptée aux régions de montagne. On parle souvent sur les hauteurs d'un « riz miraculeux » qui viendrait du Japon...

Ce retour acharné à ce qui est le fondement de l'agriculture merina dans des conditions naturelles qui la rendent actuellement impossible a quelque chose d'aberrant et de dramatique. Au fond, les fronts d'altitude sont, dans l'Ankaratra, des terroirs déracinés coupés de leur milieu naturel que constitue la rizière, ou la possibilité de rizières. Ils sont instables et fragiles.

Cette évolution est significative. Dans une certaine mesure, elle guette à échéance plus ou moins lointaine l'ensemble des fronts d'altitude. Sans une conversion du système agricole vers l'élevage, la prairie artificielle et l'introduction de cultures nouvelles, les peuplements d'altitude semblent condamnés à cette régression.

*
**

c) *Le cas particulier de la montagne de Farihimena.*

La situation des villages établis au sommet de la montagne de Farihimena est particulière. A partir d'une évolution analogue, certains villages ont su en effet reconverter leur économie vers l'élevage bovin.

La montagne de Farihimena s'élève au-dessus du bassin de Betafo, tout au sud de l'Ankaratra, au contact de la chaîne granitique des Vavavato⁵. Elle est donc située hors des limites strictes de la région d'Ambohibary.

L'étude de ce front d'altitude nous paraît intéressante car elle révèle un cas original de conversion de l'économie traditionnelle vers les formes d'une économie d'élevage accompagnée de mouvements de transhumance.

5. Le bassin de Betafo a fait l'objet d'une étude géographique détaillée par M. Bied-Charreton : « Le Canton de Betafo et le village d'Anjazafotsy ». Bulletin de Madagascar, 1968, N° 265 et 266-267, 110 p.

Les fronts d'altitude montent ici très haut. Le village d'*Andofiakarana* que nous avons pu étudier, est bâti à une altitude de 2.150 mètres ; son nom révélateur signifie la « dernière montée ».

Accroché sur un replat au sommet de la montagne, ce village domine dans un site grandiose une étroite et profonde vallée creusée à la limite du basalte et du granite. Le terroir s'étend en longueur vers le nord sur les escarpements qui longent la vallée, puis redescend sur celle-ci où il entre en contact avec le territoire des villages voisins.

On distingue autour des cases une auréole de cultures intensives complantée de pommiers ; ailleurs une dispersion de parcelles sur les étendues herbeuses qui constituent les « *tany mondra* ». Le fond de la vallée est aménagé en fosses de pisciculture, terres labourées ou rizières.

La plupart des villages de la montagne de Farihimena furent créés à la fin du siècle dernier par des colons originaires du bassin de Betafo. L'occupation humaine sur la montagne est déjà relativement ancienne.

La monoculture ininterrompue a eu les mêmes conséquences que sur le plateau d'Ambanton-Dradama. Les sols épuisés connaissent une dégradation grave et subissent par ailleurs une érosion violente. Depuis une vingtaine d'années les rendements de pommes de terre sont tombés aux alentours de 2 t. à l'hectare sur les *tany masaka*, et 1 t. sur les *tany mondra*.

Ces chiffres sont manifestement très bas. La plupart des habitants de la montagne sont pauvres, plus pauvres que ceux de la plaine voisine de Betafo. Dans le village d'Andofiakarana, personne ne possède de charrette ; les cases sont de terre battue avec toit de chaume. Les gens ont pris l'habitude de se passer de riz ; les repas sont à base de pommes de terre, poissons ou pommes. Le riz, devenu un aliment de luxe, n'est servi que dans les grandes occasions.

Le volume de pommes de terre vendu à l'extérieur est réduit. La raison en est tout autant la faiblesse actuelle de la production que les difficultés que pose le transport des récoltes jusqu'à un centre marchand.

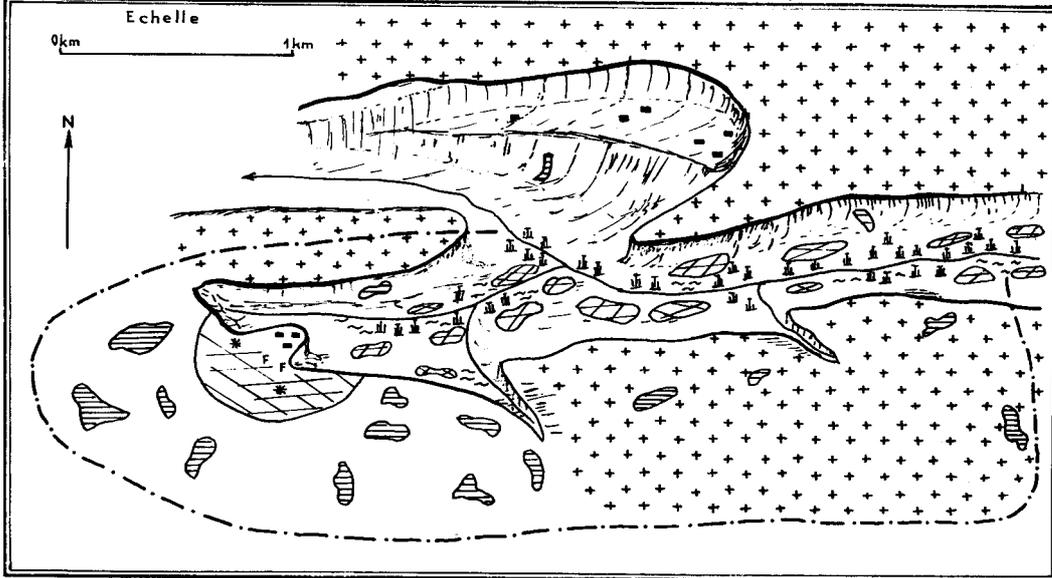
Le village d'Andofiakarana, oublié sur la « dernière montée » ne possède, en effet, aucun moyen de transport propre. La seule façon de vendre est de payer un charretier qui transporte la récolte par une piste de montagne de plus de 20 km, ou bien d'attendre que des collecteurs de brousse viennent l'acheter sur place. Dans les deux cas, le prix du transport grève lourdement le bénéfice ; les villages d'accès plus facile de la moyenne montagne (entre 1.600 et 1.800 mètres) lui font d'autre part une concurrence sévère.

Pour toutes ces raisons, les pommes de terre ont cessé d'être la ressource principale d'Andofiakarana. La source essentielle de profit découle directement de l'élevage.

L'élevage s'appuie sur des mouvements de transhumance. Le troupeau reste en été près du village sur les pâtures naturelles de l'Anka-

UN TERROIR DE MONTAGNE ANDOFIAKARANA (ANKARATRA)

Superficie générale = 400 ha ; - Superficie cultivée = 60 ha ; Population = 120 habitants



LEGENDE

- | | | | |
|---|-----------------------------|---|----------------------|
|  | Rizières de bas fonds |  | Rivière |
|  | Champs de culture intensive |  | Escarpement ou talus |
|  | Fosses de pisciculture |  | Limite du terroir |
|  | Tany mondra |  | Villages |
|  | Granite |  | Fosse à bœuf |
|  | Basalte |  | Eucalyptus |

ratra, mais descend en hiver vers les vallées inhabitées des Vavavato, plus humides.

Les bœufs partent au mois de juin pour revenir dans le courant d'octobre. Ils pâturent l'herbe des bas-fonds, près des sources permanentes de la montagne granitique. Les bergers qui les accompagnent se retrouvent chaque soir dans des grottes naturelles. Chacun a sous sa responsabilité 60 à 70 bêtes qui lui sont confiées personnellement. Les villages ne disposent en effet d'aucune association communautaire ; chacun s'arrange soit individuellement, soit avec un voisin ou un parent, pour payer un berger, le plus souvent un jeune homme du village. Les divers troupeaux ainsi regroupés peuvent associer les bêtes de villages différents, mais en règle générale, chaque berger s'occupe des bêtes d'un hameau ou d'une famille étendue.

Cette pratique de la transhumance d'hiver vers les Vavavato permet de résoudre le problème de la nourriture des bêtes pendant la morte-saison. Seules les jeunes bêtes ne participent pas à ce mouvement. Elles restent près du village où elles sont nourries de tiges de riz vert, mais aussi de fourrage naturel coupé pendant les mois d'été. Les villages de la région de Farihimena nous sont apparus comme les seuls à pratiquer une certaine forme d'engrangement des herbes en prévision des mois de la saison sèche.

Un élevage de moutons assez important accompagne l'élevage bovin, mais les ovins ne participent pas aux mouvements de transhumance.

Dans la plupart des cas, les bêtes — bœufs et moutons — sont vendues à des collecteurs d'Ambohibary ou de Betafo qui viennent les acheter au village. La dépendance des villageois à leur égard est encore une fois complète. Beaucoup de paysans se plaignent des prix qui leur sont offerts et de l'impossibilité de les discuter. Suivant leurs propres termes « le marchand est le maître absolu. C'est lui qui commande ; nous sommes trop loin de tout pour pouvoir discuter ses offres ».

Cet exemple d'évolution spontanée d'un front de culture traditionnelle vers l'élevage est intéressant. Pourtant les villageois restent dans l'ensemble beaucoup plus pauvres que ceux des régions plus basses. Ils sont loin d'avoir tiré de l'élevage toutes les possibilités que ce dernier pourrait offrir. Il semble que l'isolement et les difficultés de communication soient ici, malgré certaines conditions favorables du milieu naturel, un handicap pratiquement insurmontable.

De fait, depuis la chute continue des rendements de pommes de terre, beaucoup de montagnards sont partis. Et c'est l'importance de cette émigration qui a probablement conduit les villageois restés sur place à accorder moins de place à la culture pour se consacrer à l'élevage.

Depuis une vingtaine d'années, Andofiakarana a perdu plus de la moitié de ses habitants. La plupart sont partis vers le Moyen-Ouest, dans les régions qui entourent Mandoto. Ceux qui émigrent sont d'ailleurs les moins démunis, c'est-à-dire ceux qui disposent du minimum

d'argent nécessaire pour effectuer un voyage, s'installer dans une région neuve et éventuellement acheter des rizières.

Les liens avec le village de départ restent d'ailleurs solides. Dans un premier stade, l'émigrant conserve en effet dans sa région d'origine ses troupeaux, sa case et l'essentiel de ses biens ; il y retourne en moyenne une fois par an. Ce n'est que plus tard à la seconde génération, que la rupture devient définitive.

Le système agraire des villages de la haute montagne de Farihimena représente donc un exemple de conversion spontanée vers les formes d'une économie d'élevage, après une première phase brutale de dépeuplement. Il montre ainsi qu'une transformation des systèmes agraires de haute montagne reste possible lorsque certaines conditions sont réunies.

*
**

Conclusion

Cette brève présentation de quelques exemples de fronts d'altitude ne constitue pas une étude d'ensemble sur la géographie des « hauts » de l'Ankaratra. Elle tend seulement à montrer la nature des principales difficultés qui se posent aux « terroirs sans riz » de la montagne proche d'Ambohibary.

Ces villages et hameaux de la haute montagne sont en effet divers et les problèmes sont loin de se poser partout avec la même acuité et dans les mêmes formes. Tandis que certains fronts, certaines régions, font figure actuellement de terres « pionnières » qui accueillent de nouveaux colons et assurent en général une prospérité appréciable (Andranomangamanga) ; d'autres apparaissent en revanche comme de vieilles régions « usées » et appauvries (Ambaton-Dradama).

La géographie des « fronts d'altitude » est donc diverse et ambiguë ; la colonisation des hauteurs de l'Ankaratra repose sur des bases fragiles. Depuis une date ancienne, parfois contemporaine du peuplement des plaines, un type de monoculture spéculative s'est développé, qui a vite épuisé les sols. L'élevage extensif, limité par le problème de l'alimentation des bêtes en saison froide, n'a pu offrir une solution de remplacement, sauf en quelques endroits précis comme Farihimena où la transhumance vers les Vavavato répond à une tradition déjà ancienne.

Ce système agraire est resté possible tant que la population demeurait peu nombreuse et que les noyaux d'habitat pouvaient se déplacer, une fois les sols de culture épuisés. Le village d'Antoby a ainsi changé 4 fois de site et de terroir en moins d'un siècle.

Cette culture itinérante appropriée à des régions sous-peuplées est à l'heure actuelle devenue un luxe impossible. Dans beaucoup de fronts d'altitude, l'usure générale des sols, le gonflement démographique et l'arrivée de nouveaux colons ont provoqué un phénomène de surpeuplement relatif. L'incapacité du système agraire de se trans-

former a dès lors changé les anciennes régions pionnières en régions « vieilles », en zones non plus d'accueil mais de départ.

Les terres neuves du centre de l'Ankaratra, actuellement en voie de colonisation, connaîtront, au bout d'un temps plus ou moins long, un cycle d'évolution identique. Des signes d'usure se révèlent déjà à Andranomangamanga même, et la plupart des paysans en sont parfaitement conscients.

Les fronts d'altitude n'ont donc d'autre alternative que de se dépeupler ou de convertir leur système agraire vers des formes plus intensives. Les solutions techniques sont d'ailleurs connues ; l'agronome René Dumont en a suffisamment parlé dans son étude sur l'agriculture malgache ; elles se trouvent d'autre part dans tous les rapports agronomiques ou pédologiques que l'IRAM a consacré au Vakinankaratra.

Il faut d'une part, améliorer et intensifier la culture des pommes de terre — et notamment renouveler les semences qui semblent à la longue être atteintes de dégénérescence —, d'autre part intégrer cette culture dans un assolement rationnel avec des cultures fourragères. Tous les essais de cultures nouvelles ont été positifs ; celles-ci tout en permettant une régénérescence des sols offrirait aux bêtes les réserves de foin qui font défaut en hiver.

L'intégration de l'élevage à une agriculture diversifiée fait donc partie des solutions proposées par l'agronomie. Il devrait s'en ajouter d'autres : en particulier un contrôle des circuits de commercialisation qui drainent les produits de la montagne, et une relative fixation des prix. Dans cette perspective l'ouverture de postes d'achat officiels, suggérée par les experts de la F.A.O., serait une initiative particulièrement heureuse.

Enfin, et c'est quand même là le fond du problème, il faut que les habitants de la montagne puissent accomplir cette reconversion et qu'ils y soient préparés. Celle-ci exige en effet une rupture profonde avec les habitudes et l'adoption d'un esprit nouveau, « pionnier » au sens réel du mot.

Or cet esprit existe. Au cours d'un séjour prolongé dans les villages de la haute montagne, nous avons été impressionné par la conscience très nette qu'avaient les paysans des problèmes de leur système de culture, en même temps que de leur ouverture remarquable à toute solution qui pourrait venir de l'extérieur. Tous nous ont demandé des conseils techniques que nous n'étions pas habilités à donner, le nom de cultures nouvelles, la façon de se procurer des semences plus productives, etc...

Nous sommes par la suite revenus dans ces villages en compagnie d'experts agronomes de la F.A.O. Il n'y eut aucune difficulté à trouver des volontaires (et des volontaires capables) pour procéder aux essais de cultures nouvelles ni pour créer des associations villageoises cultivant en commun des champs de culture fourragère envisagés.

La structure sociale des villages de montagne se prête en effet beaucoup plus facilement à une expérience communautaire de déve-

loppement que celle de la plaine. Les différences foncières ou sociales y sont relativement peu sensibles. Les hommes font tous partie d'équipes d'entraide cohérentes et unies tandis que l'autorité se distribue en règle générale parmi les anciens.

Une action de développement visant à introduire les cultures nouvelles par le biais des associations villageoises spontanées que représentent les équipes d'entraide ne rencontrerait donc aucune difficulté. L'appui des notables et des anciens serait d'autre part, dans ce genre d'action, entièrement acquis.

L'action que prévoyait la F.A.O. dans cette région n'a pu être, malheureusement, suivie d'effets. Faute de crédits, les promesses sont restées lettre morte. Or cette action reste urgente.

*
**

La géographie des hautes-terres de l'Ankaratra pose, en définitive, un problème grave. Ces hautes plaines aux sols fragiles mais riches pourraient en effet permettre le développement d'un élevage et d'une agriculture de montagne de type tempéré, dont la prospérité serait précieuse dans un pays tropical. Or la tendance du système agricole d'aujourd'hui est à une régression de plus en plus inquiétante.

Pourtant, ces populations installées dans un milieu « nouveau » ont su dans une certaine mesure s'adapter et créer d'elles-mêmes une économie fondamentalement différente de celle à laquelle elles étaient accoutumées. Elles ont ainsi fait la preuve de qualités de souplesse et d'adaptation, qui les rendent aptes à une nouvelle transformation, cette fois plus progressive. Dans ce sens l'ouverture d'esprit à une action de développement est beaucoup plus grande chez les montagnards de l'Ankaratra que parmi les riziculteurs de plaine ou de vallée, adonnés aux formes traditionnelles de l'agriculture méridionale.

Il reste que la conversion nécessaire des systèmes agricoles de montagne ne pourra s'effectuer qu'avec l'aide des services publics. Les villages « oubliés » de la hauteur ne pourront en effet inventer d'eux-mêmes les nouvelles formules, trouver les nouvelles semences qui pourraient rénover leur économie.

L'avenir et le développement des peuplements de l'Ankaratra dépendent en définitive, de l'action qui sera ou ne sera pas entreprise.

SUMMARY

The Ankaratra highland villages, whose creation is fairly recent (even contemporary for some of them), are extremely original for Madagascar: on account of altitude, their lands are nowhere devoted to rice-growing; the small farmers have two activities, the commercial monoculture of potatoes and the rearing of a humpless breed of horned cattle; yet practically, the two activities are not related in any technical way whatever. On the soils of volcanic origin, the yielding of potatoes is at first excellent; one can distinguish a zone of tany masaka, regularly manured, especially owing to movable cattle-pens, and a zone of tany mondra which is not manured, and where yielding is inferior. As long as villages and cultivated areas can be shifted about, all goes well; but the increase of population and intensive farming lead to a dangerous lowering of the fertility of soils. The conditions of commercialization are very bad: transport by cart is difficult, and the collectors from the small town, Ambohibary, levy an excessive percentage. The author then describes three local examples: at Andranomangamanga, a recently peopled area, prosperity is real; at Ambatondradama, a region of long-standing settlement, the situation is critical; at Andofiakarana, after a period of considerable emigration, they turned to cattle-breeding. It is possible to imagine an evolution based on the introducing of fodder plants, if the technical departments decide to make a real effort.

RESUMEN

Los pueblos de las altas tierras del Ankaratra, de creación bastante reciente, y en ciertos casos actual, ofrecen profunda originalidad en Madagascar: a causa de la altitud tienen terrenos sin arrozales; las dos actividades de los campesinos son el monocultivo comercializado de la patata y la cría del ganado vacuno sin giba, sin que haya prácticamente entre ambas actividades alguna relación técnica. En los suelos procedentes de rocas volcánicas, la patata da en un principio buenas cosechas: se distinguen una zona de tany masaka abonadas con regularidad, especialmente gracias a corrales móviles para bueyes, y la zona de tany mondra sin abonar, donde son más flojos los rendimientos. Mientras pueden trasladarse los pueblos y cultivos, resulta satisfactoria la situación, pero el aumento de la población y los cultivos sucesivos provocan una disminución catastrófica de la fertilidad. Las condiciones de comercialización son muy malas: los transportes con carros son difíciles y los colectores de la pequeña población de Ambohibary cobran un porcentaje excesivo. El autor presenta tres ejemplos regionales: en Andranomangamanga, zona de ocupación reciente, hay una verdadera prosperidad; en Ambatondradama, de fundación antigua, la situación es crítica y los campesinos tratan vanamente de volver a practicar el cultivo del arroz; en Andofiakarana, después de una fuerte emigración, se han orientado hacia la cría del ganado vacuno. Es posible una evolución agrícola fundada en la introducción de cultivos forrajeros, mediante una participación activa de los servicios técnicos.

ZUSAMMENFASSUNG

Die Dörfer im Hochland von Ankaratra, die ziemlich neu, und sogar für manche in der heutigen Zeit gegründet worden sind, bieten in Madagaskar eine tiefe Eigenheit: wegen der Höhe haben sie Ackerböden ohne Reisfelder die beiden Tätigkeiten der Bauern sind der alleinige geschäftliche Kartoffelbau und die Zucht von Rindern ohne Buckel beide Tätigkeiten haben praktisch keinen technischen Zusammenhang miteinander. Auf den aus vulkanischen Felsen entstandenen Böden liefert im Anfang der Kartoffelbau ausnehmend gute Erträge; man unterscheidet ein Gebiet von regelmässig gedüngtem « tany masaka », dank insbesondere beweglichen Ochsenpferchen, und das Gebiet von nicht gedüngtem « tany mondra » mit geringeren Erträgen. Solange Dörfer und Kulturen sich fortbewegen können, ist die Lage günstig, aber der Bevölkerungszuwachs und die mehrmals workommenden Bestellungen verursachen ein katastrophales Sinken der Tragfähigkeit. Die Verkaufsbedingungen sind sehr schlecht: der Transport mit dem Karren ist schwer und die Sammler im Städtchen Ambohibary entnehmen einen übermässig hohen Prozentsatz Steuern. Der Verfasser führt 3 regionale Beispiele an: in Andranomangamanga, einem vor kurzem besetzten Gebiet gibt es einen wirklichen Wohlstand; in Ambatondradama, einer alten Gegend, ist die Lage kritisch und vergebens versuchen die Bauern zum Reisbau zurückzukehren; in Andofiakarana, nach einer starken Emigration hat man sich nach der Rindviehzucht zugewandt. Eine landwirtschaftliche Evolution, die auf Einführung von Futterpflanzen beruhen würde, ist möglich, wenn die technischen Dienste danach streben.